



BENJAMIN GRANT | CHASSEUR D'IMAGES

Ce New-Yorkais, diplômé de l'université de Yale, a d'abord étudié l'histoire et l'histoire de l'art avant de devenir consultant en stratégie de marque. Depuis 2013, il nourrit son blog et son compte Instagram (@dailyoverview) d'images satellitaires montrant l'impact des activités humaines sur la planète.

Les parasols turquoise, verts et orange s'alignent sur la plage de Pesaro, en Italie, au bord de l'Adriatique. La scène, que ne renierait pas un peintre pointilliste, est tirée du millier d'images publiées par le compte Instagram @dailyoverview, ouvert en décembre 2013. Signe particulier : comme toutes les autres photographies du compte, elle a été prise à plus de 600 kilomètres d'altitude. La résolution des images satellitaires étant désormais comparable avec celle que l'on obtient d'un d'avion, saisir notre planète depuis une orbite terrestre est devenu un genre photographique à part entière. Et l'Américain Benjamin Grant, l'homme derrière Daily Overview, est l'un de ces nouveaux artistes. Grant travaille à partir des images prises par les objectifs à très grande focale des satellites de DigitalGlobe, une société spécialisée dans l'imagerie spatiale. Il les sélectionne, puis réalise des retouches destinées à magnifier son sujet, parfois jusqu'aux limites de l'abstraction. Grâce à ce travail, l'anthropocène – ce terme qui désigne notre époque géologique, marquée par l'impact de l'activité humaine sur la planète – devient, visuellement parlant, accessible au grand public.

GEO Vous avez appelé votre projet Overview.

Pourquoi ce nom ?

Benjamin Grant C'est une référence à ce que les astronautes appellent l'effet «vue d'ensemble». Depuis un hublot de capsule spatiale, notre maison commune apparaît en entier et son spectacle donne l'occasion de réfléchir sur notre existence

et sa fragilité. J'avais lu des témoignages sur le choc que cette vision pouvait provoquer chez les astronautes, et c'est cela que je voulais faire partager.

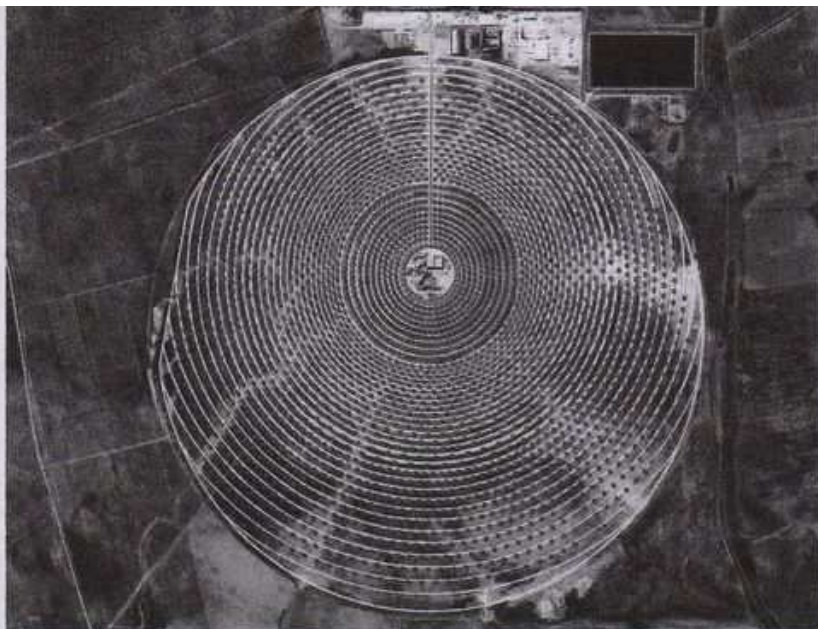
Comment avez-vous pris conscience du potentiel artistique de ce type de photos ?

Dans l'entreprise où je travaillais avant, nous avions l'habitude de nous réunir à quelques-uns, de façon informelle, pour discuter d'astronomie, d'exploration spatiale, voire de science-fiction. Un jour, j'ai proposé de faire une petite présentation des récents progrès de l'imagerie satellitaire. J'ai téléchargé un logiciel de cartographie et tapé le mot «terre», m'attendant à voir apparaître une image lointaine du globe prise depuis l'espace. Je fus stupéfait par ce qui apparut sur mon écran : un magnifique patchwork de cercles verts et bruns ! En fait, la carte s'était bien positionnée sur Terre [Earth, en anglais], mais il s'agissait du village d'Earth, au Texas, et de ses environs, des dizaines de champs circulaires irrigués par des arroseurs automatiques. Je n'avais jamais vu ça et ne pensais pas alors que des satellites puissent produire ce genre d'images. Pour moi qui suis un fan d'art abstrait, ce fut une révélation ! Peu à peu, je me suis aperçu qu'il existait des milliers de photos de ce type. J'ai donc lancé mon blog, le Daily Overview, puis un compte Instagram, postant chaque jour une photo issue d'applications comme Apple Maps et Google Earth et accompagnée de commentaires le plus souvent liés aux enjeux écologiques du lieu en question. Je suis passionné par les questions environnementales et je dois beaucoup au travail de photographes de paysages industriels tels qu'Edward Burtynsky.

Comment sélectionnez-vous vos photos ?

A partir de ce constat : du plancher des vaches, il nous est impossible d'apprécier pleinement la beauté et la complexité des réalisations humaines ou de mesurer leur effet dévastateur. L'essentiel de mon travail consiste donc à rechercher des lieux où l'espèce humaine a modifié la nature et ●●●

«Je voulais faire vivre au spectateur le choc qui saisit les astronautes»



ESPAGNE

Près de Séville, cette centrale électrique fonctionne grâce à 2 650 miroirs qui suivent la course du soleil et dirigent ses rayons vers une tour contenant un mélange de sels fondus. A haute température, celui-ci se transforme en vapeur qui fait tourner des turbines. L'installation permet d'économiser 30 000 tonnes de gaz carbonique par an.

●●● laissé des traces. Pour choisir ces photos, je procède d'abord par grands thèmes – énergie, agriculture, mines, habitat –, et je me mets en quête de photos satellitaires correspondant à ces sujets. En fait, l'idée précède toujours l'image. Puis, j'affine ma recherche géographique de manière à ne retenir que les clichés présentant une forte valeur esthétique. Je résume ensuite les informations en quatre ou cinq phrases que l'on peut lire jusqu'au bout sans s'ennuyer. Celui qui regarde doit pouvoir se dire «Waouh ! Qu'est-ce que c'est que ça ?», puis comprendre l'essentiel en quelques secondes. S'il veut en savoir plus, il peut toujours le faire par lui-même. Les légendes sont donc aussi importantes que les photos.

Comment avez-vous pu obtenir des droits sur des images qui sont la propriété d'opérateurs privés ?

Au début, j'ai mené une longue quête juridique afin de savoir qui était propriétaire des images. J'ai découvert que la plupart des photos de Google Earth étaient fournies par DigitalGlobe, qui exploite une flotte de satellites dédiés à l'imagerie spatiale, les plus récents embarquant des appareils dotés d'une résolution optique de trente et un centimètres. DigitalGlobe travaille habituellement pour des agences gouvernementales américaines, des instituts de recherche, des industries de l'agroalimentaire... Il m'a donc fallu les convaincre que je voulais faire de l'art avec leurs images et qu'il y

avait là une nouvelle façon de voir et de montrer la Terre. Avant de dire oui, ils ont enquêté sur moi et sur mes intentions. La négociation a duré des mois. Le fait que le projet prenne de l'ampleur sur Instagram a achevé de les convaincre et nous avons alors convenu d'un partenariat. J'ai donc utilisé directement le logiciel de DigitalGlobe, avec un accès complet à la base de données où se trouvent leurs images haute résolution. Une aubaine ! Celles que l'on peut visionner sur un ordinateur, par exemple via Google Earth, sont de moins bonne qualité. Grâce aux zooms des satellites de DigitalGlobe, on peut révéler des détails d'une précision incroyable. Comme un simple ballon de plage posé sur le Golden Gate Bridge de San Francisco !

Vous ne cachez pas avoir «amélioré» certaines photographies, pourriez-vous nous expliquer ce travail de postproduction ?

Je ne manipule aucun des éléments matériels présents sur la photo, je reste fidèle à la prise vue. En revanche, si l'image originale est un peu floue ou décolorée, j'utilise Photoshop afin de la nettoyer, d'améliorer sa clarté ou de faire ressortir certaines couleurs qui aident à mieux identifier ce que l'on voit : par exemple, le type de culture d'un espace agricole. Il arrive aussi que je «couse» ensemble plusieurs clichés du même site, comme un puzzle, afin de donner plus d'ampleur au cadrage ou pour accentuer des détails qui aident à s'orienter sur une très grande surface. L'œil est ainsi attiré par l'aspect abstrait et artistique de la composition, mais la photographie invite aussi à réfléchir grâce à ses détails, qu'il s'agisse de containers sur le quai d'un port japonais ou des abris d'un camp de réfugiés au beau milieu du désert kényan. J'espère que ces clichés incitent à se poser des questions. ■

«De l'espace, on distingue même un ballon posé sur le pont du Golden Gate»

Propos recueillis par Jean Rombier



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/guo-benjamin-grant

Exemple d'œuvre de Benjamin Grant



© Benjamin Grant

Tous les ans, les champs de tulipes à Lisse, aux Pays-Bas, commencent à fleurir en mars. Les Pays-Bas produisent 4,3 milliards de tulipes chaque année, dont 2,3 milliards sont cultivées dans des vases. Ensuite, 1,3 milliard d'entre elles sont vendues dans le pays et le reste est exporté : 630 millions de bulbes vers l'Europe et 370 millions dans le reste du monde.